

Mohieddine BENKHELIFA

(Présentation et Traduction par Jean FONTAINE)

L'auteur est né à Msaken, le 6 juin 1938. Son père avait le diplôme *taṭwi*° de l'Université Zitouna. Lui-même a fait ses études secondaires au Collège Sadiki de Tunis où il a obtenu le baccalauréat.

Bibliothécaire, il est secrétaire du Comité Culturel de sa ville natale. *L'arbre* (Aš-šāğara), sa première œuvre littéraire, est un roman, imprimé d'ailleurs à compte d'auteur (1972, 135 p.).

Il y raconte une longue tranche de vie d'un sahélien. Les indications éparses permettent de comprendre que l'histoire se déroule de 1902 à 1943. Le héros, Ali, est manifestement doué pour le commerce, mais le sort lui est particulièrement défavorable. Alors qu'il tient la boutique de son père, à trois jours de mulet de son village, il se laisse tourner la tête par une bédouine qu'il amène chez lui dans des circonstances dramatiques. Après une collaboration fructueuse, mais momentanée avec un israélite, propriétaire d'une huilerie, puis une nouvelle expérience vouée à l'échec avec son voisin commerçant, et enfin une dernière tentative dans les mines de l'ouest, il finit par devenir gérant des terres de son frère Mohamed. Ce dernier, après des études à la Zitouna, mène une vie prospère grâce à son métier de notaire. Le livre dévoile alors, en parallèle, le destin de ces deux frères. L'un engoncé dans l'inactivité, les scandales familiaux, l'échec de son gendre dans la marine française et l'autre choyé par ses nombreux enfants, entouré d'amis, ayant pris quand il le fallait le tournant politique. Malgré une certaine fantaisie dans la chronologie et quelques invraisemblances dans le récit (la bonne continue à jouir de l'argent volé même après la découverte de la coupable; on nous explique en long et en large comment Ali ne peut aller à Rizerte où pourtant on le trouve), ce roman

est bien construit, à la manière classique, les courts chapitres centrés sur un personnage. De temps à autre, on aimerait davantage de souffle dans le récit, et l'abus de la prose rimée nuit parfois à la souplesse du texte.

L'auteur, cependant, excelle dans la description de la vie misérable et désœuvrée de son héros.

Le texte traduit ci-après se trouve aux pages 116-121 du livre.

L'ARBRE

Ali venait à peine de dépasser la gare de l'Oued Maleh et déjà il avait appris des habitués du marché que son fils Mohamed avait quitté le village. Personne ne savait où il était. Ali serra les lèvres et se mit à marcher tout en se parlant à lui-même, comme Omar le jour il quitta Bordj Cedria pour délivrer son fils des griffes de Oum Saad.

Le minaret de la mosquée Hîlal émergea, levant bien haut la tête. Ali avait tout juste doublé le vieux marché, s'éloignant de la boutique de son frère, assis selon l'habitude avec ses amis. Ils discutaient politique, parlant seulement de ce mythe qui n'engraissait ni n'enrichissait. Il passa devant Sidi Hadhiri, demandant à Dieu de protéger son fils. Il traversa le chemin du Fossé, haletant sous le fardeau des lourds couffins. Il implorait le secours des Saints : puisse ce poussin ne pas s'envoler, le laissant passer sa vieillesse abandonné et sans argent. Il arriva devant chez lui dans l'impasse Chaybi, soupira longuement, et appela, embarrassé :

— Mohamed... Mohamed...

Oum Saad se leva pour ouvrir en silence sans comprendre ne fût-ce que le bonjour de son mari : il s'était absenté si longtemps — Ali demanda, triste et ne voulant pas voir son visage avant celui de son fils :

— Où est Mohamed ? Où est allé ce fils de salaud ?

Oum Saad ne put que fondre en larmes :

— On n'a aucune trace de lui au village; depuis une semaine... nous avons frappé à toutes les portes, ouvertes ou fermées, sans résultat.

Ali franchit le seuil et se mit aussi à pleurer :

— Mohamed est perdu tout comme Fatma.

Oum Saad l'interrompit en criant :

— Fatma est à Bizerte, mais Mohamed, où est-il allé ?

Ali répondit, sans pouvoir croire que son fils avait ainsi disparu :

— Qu'est-il arrivé ? Il est parti sans motif... comme ça... comme ça...

Oum Saad répartit, craintive :

— Je ne sais... Je ne comprends pas, Je crains que des magiciens ne se soient emparés de lui et ne l'aient égorgé, à la recherche de trésors.

Son mari se moqua de la naïveté de son avis :

— Des histoires... Mohamed est un homme. Il ne se laisserait pas avoir ! Il n'a pas dans l'œil ce signe derrière lequel courent les magiciens pour découvrir des trésors que, souvent, les jinns changent en scarabées ou en escargots.

Oum Saad se tranquillisa. Son espoir s'accrut :

— Mais où est-il ? Nous avons interrogé tous les habitants du village.

Ali ne comprenait pas comment son fils avait pu partir sans dire où il allait :

— Avez-vous interrogé ses amis du collège... les étudiants de Sidi Zghelli et de Sidi Ali Benkhelifa ?

Oum Saad confirma :

— Mohamed ne se trouve nulle part au village.

Surexcité, Ali demanda :

— Et son oncle, il a dû en entendre parler, et s'est tu.

Elle répondit,

— Oui, tu crois qu'il nous aime ! Sa maison est le motif de la catastrophe.

Ali s'interrogea, sans comprendre la raison de cette nouvelle :

— Je ne comprends pas comment Mohamed a pu nous quitter sans motif. Il mangeait, buvait, était habillé. Que voulait-il de plus ?

Oum Saad l'interrompit avec empressement :

— Depuis plus d'un mois il ne fréquentait plus la maison de son oncle, du jour où il avait senti qu'il pourrait épouser la fille dont il rêvait. Mais il ne montrait plus ses intentions. Il s'était tu et calmé.

Tout en maudissant et en injuriant, Ali cria :

— Cœur de juif ! Vieillard attaché à son argent ! A qui va-t-il laisser cette fortune amassée plus ou moins licitement ? Que Dieu lui donne à la mesure de son cœur. Que des filles ! Il les lui a accordées pour le punir de son infidélité.

Oum Saad reprit, comme si elle réprouvait le destin qui démentait les dires de son mari :

— Malheureusement... sa femme a accouché d'un garçon après ton départ à Bizerte. Des nuits et des jours de youyous et de sacrifices. Même ta mère maudite a failli en perdre la raison.

Ali bondit de son siège, au milieu de la pièce et murmura étonné :

— La femme a accouché d'un garçon. Dieu l'a pourvu d'un mâle alors qu'il a dépassé la soixantaine. Il avait vécu privé de ce fruit qu'il ne pouvait acheter avec toute sa fortune. Mohamed engendre un garçon ! Que Dieu soit glorifié. Comme s'il engendrait pour nous. Comme nous le faisons pour lui. Notre progéniture s'est envolée le jour où la sienne est arrivée.

Il ne put retenir ses larmes. C'était comme s'il ne pouvait croire le jugement du temps injuste qui gouvernait comme il l'entendait et quand il le voulait. Mohamed n'avait pas d'enfants mâles et recevait un garçon passé la soixantaine. Dieu récompensait sa patience alors que s'était presque évanoui l'espoir d'un héritier pour conserver sa fortune. Que le jugement de Dieu est dur ! Cet immense trésor, il attendait que les jours l'amènent chez lui après la mort de son frère, Mohamed en rêvait grâce à son mariage avec la cousine, et voici qu'il était perdu d'un seul coup. Il avait tout bâti sur de faux rêves qui s'étaient évanouis comme le temps de Nasim (*) jusqu'à la maison, bâtie sur des fondations si peu solides. Fatma à Bizerte sans espoir de retour. Son frère Mohamed que sa mère désirait voir accumuler comme son oncle, richesse, honneur et science, disparu sans laisser de traces. Ainsi finit celui qui ne prévoyait pas la suite des événements. Qu'étaient ces conséquences maintenant devant lui ? Comme s'il n'était pas né et ne s'était pas fatigué. Comme à l'époque de Nasim : ni durée, ni fruit. Plût au Ciel qu'il retourne en arrière et recommence sa vie, une vie meilleure que celle-ci, où il s'était soumis ! Elle l'avait séduit. Il avait vendu les jours bien peu cher, mais elle l'avait vendu encore moins. Elle l'avait méprisé, ne lui donnant aucune part à ces distributions. Il avait accepté une vie sèche mais elle s'était détournée de lui et l'avait négligé, sans pitié. Ainsi finit celui qui ne prévoyait pas la suite des événements.

Ali s'installa au village, anéanti, désespéré d'une vie dont la fin apparaissait. Cette année s'acheva, dure. Oum Saad la supporta avec peine. Aucune aide amie, aucun cœur compatissant, rien que son bras : elle l'actionnait dans la laine, au service de l'enfant, pour laver la lessive, mouline le grain contre une poignée de farine, une portion d'huile ou quelques francs accordés par celui pour lequel elle avait travaillé tout le jour, et que son mari dépensait, achetant avant tout du tabac à priser, un peu de thé et du sucre.

Les années s'écoulaient, pénibles. La sécheresse fit sentir ses effets. Le danger de la famine devint menaçant. Ali ressentit qu'il était là prostré, incapable d'un mouvement : aucun travail ne voulait de lui. Sa faillite était flagrante. Il était complètement négligé : dans ce quartier, personne ne voulait le comprendre ou ne supportait de l'écouter, miauler comme un chat, une nuit d'hiver. Et pourtant la boutique de Sisi était envahie par des célibataires qui se mettaient à fumer l'opium et jouaient aux cartes. Même les cafés étaient remplis de jeunes francisés qui ne se comprenaient qu'entre eux. Même les mosquées étaient fréquentées par des enfants qui apprenaient ce qu'il ne pouvait apprendre. Il ne se souciait d'ailleurs pas de le connaître puisqu'il était musulman sunnite : il témoignait qu'il n'y avait qu'un seul Dieu et que Mohamed était son

(*) Commerçant israélite avec lequel Ali avait travaillé (N.d.T.).

et les possibilités de Mohamed son fils. Il ne désirait plus la fortune de son frère, revenue à qui Dieu avait voulu. Ali n'avait pas eu de doute sur son droit et ne l'avait pas surveillée plus que ne l'aurait fait son propriétaire.

* * *

Ahmed (*) vint s'installer au village. Il abandonnait la caserne, son temps de volontariat achevé. Il n'avait pas joui des biens espérés et ne jouissait même pas des restes d'une maison pour y abriter sa famille contre les atteintes que le temps réserve à ses semblables. Il resta sans rien faire, comme son père, l'esprit troublé, les nerfs à fleur de peau, sans savoir où aller ni comment revenir. Il avait étouffé son héroïsme et usé ses forces dans un travail infructueux. Il avait circulé par terre et par mer plus de vingt ans sans succès. La subsistance laissée derrière lui était désormais cachée dans ce village misérable. Il ne gagnait que ce que Dieu voulait lui accorder et dont il le nourrissait. Il rapportait seulement ce que ses mains gardaient en sa possession. Même la pièce qu'il avait construite s'était effondrée, comme le fruit du péché. Le gourbi en argile séché de sa mère était plus vieux, et cependant tenait encore debout. Le village était peuplé de gens qui supportaient la faim et la soif, les scorpions et les poisons, la sécheresse et le sol dur; ils supportaient avec patience et résignation, travaillant fermement, marchant en silence, attaquant la montagne à la pioche, sans cesse, infatigables, consentants ou non, même ses frères : il lui semblait ne plus être des leurs. Visages radieux : la pâleur de la pauvreté et la poussière de la sécheresse ne s'y sentaient plus. Les jeunes remplissaient le café du marché et les boutiques des rues. Il y en avait même qui portaient le costume européen, comme des prophètes de l'avenir qui annonceraient le bien. Il n'y avait plus dans le village un seul professionnel qui lisait les lettres à leur arrivée et en expliquait le contenu aux destinataires. Plus personne qui connaisse exclusivement le quartier où il habitait jusqu'à la mort et l'enterrement dans son cimetière. On ne fréquentait même plus le marché, hanté par les ivrognes et les joueurs. La vie de ce village desséchait avait changé. Les figures s'étaient affînées. Le travail n'absorbait plus toute son eau, comme c'était le cas au temps des propriétaires de plantations et de bétail.

Ahmed versa une larme. Le remords le rongeaient plus que les jours sans pardon. Il en arrivait à se condamner et à châtier son épouse comme si elle était le motif de cette vie passée comme un rêve obscur de dormeur. Dans son esprit, il n'en restait que des traits flous. Les longs jours s'étaient évanouis : il n'en avait recueilli que des mirages. Si longtemps il avait galopé derrière eux ! Le village convenait à ses habitants. Ils poursuivaient un mirage différent de celui qu'il avait cherché,

(*) Gendre de Ali et beau frère de Mohamed, le notaire (N.d.T.).

prophète, il jeûnait un mois entier, se couchait après la prière du soir et se levait pour celle de l'aube.

Ali se contentait de rester à l'entrée de l'impasse, assis sur la grande plaque de marbre que depuis longtemps des hommes avaient essayé d'enlever, mais que personne n'avait pu remuer. Elle représentait la vie pesante qui fuyait devant lui. Il s'asseyait là sans bouger, comme le Bey sur son trône, qui ne cherchait même pas à se déplacer tant que la France existerait, protégeant sa majesté et imposant obéissance, tant aussi que les sujets dévoués labouraient et récoltaient pour remplir les magasins du gouvernement de ce qu'ils produisaient.

Oum Saad désespéra de son mari comme elle avait désespéré de son fils après avoir appris son mariage à Tunis avec une femme qu'elle ne connaissait pas. Elle était revenue se mettre entre les mains du notaire, des mains que le temps avait bien remplies : son arbre avait poussé, généreux, à l'ombre, abondant, verdoyant et rafraichissant. Non pas comme l'arbre de son frère, à son côté, nu, misérable, les feuilles rongées de vers, les branches brûlées par le soleil, hors de portée de l'eau dont s'abreuvent les autres arbres du village, s'y irriguant pour reverdir.

Ali se sentit dépassé par le temps, lui qui avait franchi la cinquantaine et avait vu l'époque que l'on appelait « le siècle quatorze », ce siècle où le monde avait pourri, où les hommes vivaient, ignorants et infidèles. La résurrection aurait lieu avant que les gens ne se mangent les uns les autres, poussés par la faim et l'oppression. La patron de la bête de somme les conduirait pour les bousculer dans la vallée du néant, avalés par l'enfer, mangés par son feu onctueux. Auparavant le Prophète, en aurait porté quelques uns, sept fois, dans ses bras ouverts, attentif à sa communauté attaquée par le feu rogeoyant de l'enfer, prenant garde à ce que le mauvais sort ne leur porte pas atteinte. Ainsi il serait sauvé avec les autres, dans le sein du Prophète. Il aurait la récompense de l'au-delà après avoir désespéré de son sort en ce bas monde. Il souhaita mourir comme sa mère Fatma, dans la maison de son fils le notaire, sans voir les atteintes du temps grimaçant qui annonce les malheurs et les calamités successives. Fatma avait assisté au mariage de sa petite fille, la fille du notaire. Tout le village en avait parlé. Elle avait mangé les fuits de ses plants. Proches et lointains en étaient atteints. Pour sa vieillesse, elle avait reçu de son fils ce qu'il avait reçu d'elle encore enfant. Pas un de ses désirs ne restait sans réponse. Il équipait la charette pour qu'elle aille à Hammam Bent Jidi y passer des semaines à se faire soigner. Lui-même s'asseyait devant le lit de cette vieille, proche de la centaine, lui présentait la nourriture qu'elle aimait et lui parlait de ce qu'elle préférait.

Ali acquit la certitude que la vie mourait en lui bien qu'il respirât encore. Le temps avait passé. Il n'y avait plus aucun espoir, aucune voie pour la retrouver. Ainsi s'étaient évanouis son espoir en Fatma

avec effort, pour en saisir une poignée. Le village convenait à ses habitants : des rêves obscurs n'en prenaient pas possession comme c'était le cas pour lui. Ces rêves ne lui laissaient que des traits flous et ne lui indiquaient pas ce qu'il aurait désiré. Des lumières, un peu partout, remplissaient les avenues de poteaux brillants. Les voix des enfants qui jouaient à la poule aveugle remplissaient les oreilles. Les jeunes fréquentaient les marabouts de Sidi Ali Ben Khelifa et de Sidi Zghelli, pour étudier et psalmodier le Coran. Les cercles des Cheikhs Qazzah et Oudhari ne leur suffisaient plus. D'autres maîtres apprenaient aux enfants les principes de la religion. Des groupes nombreux, aux discussions ininterrompues et qui étudiaient sans fin. La boutique du notaire envahie par les parleurs. L'école du vieux marché devant laquelle se bousculaient les élèves. L'école coranique du nouveau marché, que fréquentaient même ceux qui avaient dépassé l'âge scolaire.

Ahmed sentait que le village le méprisait, pauvre et misérable, comme lui-même avait méprisé sa pauvreté et sa misère, ce village où n'avaient pu supporter de vivre que les plus pauvres et les plus misérables. Il savait que seule la maison d'Oum Saad l'accueillerait, elle qui l'avait laissé supporter, comme s'il était sien, le fardeau, au-dessus de ses forces, de la famille de Fatma rassemblée dans la maison de sa belle-mère, elle qui se faiçait, seule, pour les nourrir. Jusqu'à Ali, son mari, qui ne pouvait se passer de sa prise de tabac. De même, Ahmed n'acceptait d'ouvrir les yeux qu'en présence de son paquet de cigarettes dont il tirait la fumée chaque jour, la rejetant du nez et de la bouche, en relevant la tête comme s'il était toujours caporal dans la marine.

La pauvreté s'abattit sur cette maison, la pénurie s'y fit tyrannique. Oum Saad s'épuisait à trimer dans les champs sans recueillir assez pour les siens, qui restaient assis sans rien faire, satisfaits de leur pauvreté, tant ils étaient certains de conserver leur honneur, n'ayant que mépris pour le travail servile... Ali, associé de Nasim, avait acheté, vendu, mangé et dissipé au point que les gens se rappelaient encore avec compassion les jours fastes de son commerce. Ahmed, caporal de marine, avait voyagé par terre et par mer; il avait ramassé tant d'argent qu'il aurait pu posséder le quartier des gens du Jbel, ou même la moitié du village si la chance avait tourné comme il l'avait prévu... Ali, frère du notaire que tout le monde craignait, irait-il se déprécier et se mettre à un travail servile, vendant son honneur pour que les langues le discréditent ? Jamais, plutôt la mort que cette honte. Ahmed échangerait-il l'épée pour la faucille, vivrait-il sous la menace du fusil, après avoir fait le paon dans les casernes de Bizerte ? Il jurait bien de ne pas poser le cou sous le joug des labours et de la moisson....